

Cours n°7 : La question de l'identité du sujet

1) Pinocchio, Carlo Collodi (1881)

Il y avait une fois...

- Un roi ! diront tout de suite mes petits lecteurs.

- Non, mes enfants, vous vous êtes trompés. Il y avait une fois un morceau de bois. Ce n'était pas du bois de luxe, mais un morceau pris dans un vulgaire tas de petit bois, de ceux que, l'hiver, on met dans les poêles et les cheminées pour allumer le feu et réchauffer les appartements. Je ne sais pas comment ça arriva, mais le fait est qu'un beau jour ce morceau de bois se retrouva dans la boutique d'un vieux menuisier, qui se nommait Maître Antoine, ceci mis à part que tous l'appelaient Maître Cerise, à cause de son bout de nez qui était toujours luisant et violet comme une cerise mûre. A la vue de ce bout de bois, Maître Cerise devint tout joyeux ; et, se frottant les mains de satisfaction, il marmonna à mi-voix :

- Ce bout de bois tombe à pic : je vais m'en servir pour faire un pied de table. Aussitôt dit, aussitôt fait. Maître Cerise prit immédiatement sa hache la mieux aiguisée pour commencer à enlever l'écorce du bois et à le dégrossir. Mais au moment où il allait donner son premier coup de hache, il resta en l'air, car il entendit une toute petite voix, qui disait sur un ton de prière:

- Ne me tape pas si fort ! (...)

- Je vois, dit-il alors en riant et en se grattant la perruque ; cette petite voix, c'est moi qui l'ai rêvée. Remettons-nous au travail. Et, reprenant sa hache, il asséna un coup magistral au morceau de bois.

- Aie ! Tu m'as fait mal ! cria d'un ton plaintif la même petite voix. Cette fois Maître Cerise resta pétrifié, les yeux hors de la tête de terreur, la bouche grande ouverte et la langue pendante jusqu'au menton, comme une gargouille de fontaine. Dès qu'il eut retrouvé l'usage de la parole, il se mit à dire, en tremblant et bafouillant d'épouvante :

- Mais d'où a bien pu sortir cette petite voix qui a dit "aie" ? Il n'y a pourtant personne ici. Ce n'est tout de même pas ce morceau de bois qui aurait appris à pleurer et à se plaindre comme un enfant ? Je ne peux pas le croire ! Ce morceau de bois, le voici, là devant moi ; c'est un morceau de bois comme tous les autres, une bûche à mettre dans un poêle, ou à jeter sur le feu, sous une marmite, pour faire bouillir des haricots... Ou alors... il y aurait quelqu'un caché dedans ? périlleux.

- Entrez donc, dit le menuisier, sans trouver la force de se lever. Et qui entra dans la boutique ? Un petit vieux tout fringant, qui s'appelait Geppetto. (...)

- Ce matin une idée a germé dans mon cerveau.

- Je vous écoute.

- J'ai imaginé de me fabriquer, de mes propres mains, un beau pantin de bois ; mais un pantin merveilleux, qui saurait danser, manier l'épée et faire le saut périlleux. Je ferai le tour du monde avec ce pantin, pour gagner mon quignon de pain et mon verre de vin ; qu'en pensez-vous ? (...)

Les yeux terminés, imaginez sa stupeur quand il s'aperçut que ces yeux remuaient et le regardaient fixement. Geppetto, en se voyant regardé par ces deux yeux de bois, fut sur le point de se trouver mal, et dit d'un ton irrité :

- Vilains yeux de bois, pourquoi me regardez-vous ? Personne ne répondit. Alors, après les yeux, il fit le nez ; mais, à peine fait, le nez commença à grandir : et il grandit, il grandit, il grandit... En quelques minutes il devint un nez qui n'en finissait pas. Le pauvre Geppetto s'épuisait à le retailler ; mais plus il le retailait et le raccourcissait, plus ce nez impertinent s'allongeait ! Après le nez, il fit la bouche. La bouche n'était pas encore terminée qu'elle commença à rire et à se moquer de lui.

- Arrête de rire ! dit Geppetto piqué au vif ; mais ce fut comme parler à un mur. Arrête

de rire, je te dis ! cria-t-il d'une voix menaçante. Alors la bouche s'arrêta de rire, mais sortit une langue démesurée. Pour le bien de son œuvre, Geppetto fit semblant de ne pas s'en apercevoir et continua à travailler. Après la bouche, il fit le menton, puis le cou, puis les épaules, l'estomac, les bras et les mains. A peine les mains étaient-elles terminées que Geppetto sentit sa perruque s'enlever de sa tête. Il leva les yeux, et que vit-il ? Il vit sa perruque jaune dans les mains du pantin.

- Pinocchio !... Rends-moi tout de suite ma perruque !

Mais Pinocchio, au lieu de lui rendre la perruque, la mit sur sa tête à lui, et resta là-dessous à moitié étouffé. A ce geste insolent et moqueur, Geppetto devint tout triste et mélancolique comme il ne l'avait jamais été de sa vie; et se tournant vers Pinocchio, il lui dit :

- Diable d'enfant ! Tu n'es même pas terminé, et déjà tu manques de respect à ton père ! Ce n'est pas bien, mon garçon, ce n'est pas bien! Et il essuya une larme. Il restait toujours à faire les jambes et les pieds. Quand Geppetto les eut terminés, il reçut un coup de pied sur le bout de son nez.

- C'est bien fait ! se dit-il alors en lui-même. Il fallait y penser avant, maintenant c'est trop tard Il prit alors le pantin sous les bras et le posa par terre, sur le parquet de la pièce, pour le faire marcher. Pinocchio avait les jambes engourdies et ne savait pas s'en servir, aussi Geppetto le tenait-il par la main et le guidait-il pour lui apprendre à mettre un pied devant l'autre. Quand ses jambes se furent bien dégoûdies, Pinocchio commença à marcher tout seul et à courir à travers la pièce ; et brusquement, il prit la porte, bondit dans la rue et s'enfuit.

de raison ou de déraison, à un fantôme imaginé subtil et savant, à la classe en tant qu'individualité, à la Foule. Qui donc me garantit que, cette Foule mythique, ce soit le meilleur, le plus sincère, le plus laborieux de ses personnes qui la compose? Puis je me console. Ils ne me croient pas. Je sais bien comment j'ai fait. Mes maîtres quittés, mon esprit révolté se hâta de renverser toutes les idoles qu'ils avaient édifiées devant lui. La meilleure éducation, c'est la plus mauvaise. Si je voulais enseigner mes vrais principes, (en ai-je ?), j'exposerais les principes contraires le plus dogmatiquement que je pourrais. Mais peu m'importe. Ce que je tiens pour exact et juste est faux peut-être, et absurde : je consens, Marcel, Marcel, Henri, que des idéaux de ma jeunesse vous fassiez un fumier pour les vôtres. Il n'y a pour un homme de vérités que celles qu'il trouve.

(Magnard, 1964)

2) *L'homme en proie aux enfants,* Albert Thierry (1908)

Mais ce n'est pas à eux que je parle. A peine si je les questionne. Nul sourire aux yeux, nulle excitation aux langues; ma voix seule vers les cœurs invisibles ! Je ne m'adresse ni aux Marcel, ni à Léopold, ni à Léon, ni à Henri: je m'adresse à un être